

À LA GAUCHE DE FREUD
PSYCHANALYSE ET CRITIQUE SOCIALE EN EUROPE CENTRALE (1918-1939)

**Chapitre 2. Défier l'anthropologie analytique :
critique du complexe d'Œdipe et de ses préhistoires**

2.1. Résistances féminines au « complexe de masculinité » ou complexe de castration

2.2 Défaire le patriarcat et le complexe paternel : l'anthropologie contre la psychanalyse

2.3. La famille, agence psychologique de la société

2.1. Résistances féminines au « complexe de masculinité » ou complexe de castration

1/ Le complexe d'Œdipe offrait à l'enfant deux possibilités de satisfaction, l'une active et l'autre passive. L'enfant pouvait, sur le mode masculin, se mettre à la place du père et, comme lui, avoir commerce avec la mère, auquel cas le père était bientôt ressenti comme un obstacle, ou bien il voulait remplacer la mère et se faire aimer par le père, auquel cas la mère devenait superflue. Quant à savoir en quoi consiste le commerce amoureux apportant satisfaction, l'enfant ne pouvait en avoir que des représentations très imprécises ; mais ce qui était sûr c'est que le pénis jouait un rôle là-dedans comme en témoignaient ses sensations d'organe. Il n'avait pas encore eu l'occasion de douter de l'existence du pénis chez la femme. L'acceptation de la possibilité de la castration, l'idée que la femme est castrée, mettait alors un terme aux deux possibilités de la satisfaction dans le cadre du complexe d'Œdipe. Toutes deux comprenaient, en effet, la perte du pénis : l'une, la masculine, comme conséquence de la punition ; l'autre, la féminine, comme présupposition. Si la satisfaction amoureuse, sur le terrain du complexe d'Œdipe, doit coûter le pénis, alors on en vient nécessairement au conflit entre l'intérêt narcissiques pour cette partie du corps et l'investissement libidinal des objets parentaux. Dans le conflit, c'est normalement la première de ces forces qui l'emporte ; le moi de l'enfant se détourne du complexe d'Œdipe.

Dans un autre texte, j'ai expliqué en détail comment cela se passe. Les investissements d'objets sont abandonnés et remplacés par une identification. L'autorité du père ou des parents, introjectée dans le moi, y forme un noyau du surmoi, lequel emprunte au père la rigueur, perpétue son interdit de l'inceste et ainsi, assure le moi contre le retour de l'investissement libidinal de l'objet. Les tendances libidinales appartenant au complexe d'Œdipe sont en partie déssexualisées et sublimées, ce qui vraisemblablement arrive lors de toute transformation en identification, et en partie inhibées quant au but et changées en motions de tendresse. Le procès dans son ensemble a, d'un côté, sauvé l'organe génital, il a détourné l'envie de le perdre, et d'un autre côté, il l'a paralysé, il a supprimé son fonctionnement. Avec lui commence le temps de latence qui vient interrompre le développement sexuel de l'enfant.

Je ne vois aucune raison de refuser le nom de « refoulement » au fait que le moi se détourne du complexe d'Œdipe bien que des refoulements ultérieurs se produisent la plupart du temps avec le concours du surmoi, lequel n'est ici qu'en formation. Mais le procès que nous avons décrit est plus qu'un refoulement, il équivaut, si les choses s'accomplissent de manière idéale, à une destruction et à une suppression du complexe. Nous sommes portés à admettre que nous sommes tombés, ici, sur la ligne frontière, jamais tout à fait tranchée, entre le normal et le pathologique. Si vraiment le moi n'est pas parvenu à beaucoup plus qu'à un refoulement du complexe, alors, ce dernier subsiste, inconscient, dans le ça et il manifesterait plus tard son effet pathogène. » (Freud, « La disparition du complexe d'Œdipe », 1923)

2/ « Comment s'accomplit le développement correspondant chez la petite fille ?

Ici, notre matériel devient – d'une façon incompréhensible – beaucoup plus obscur et lacunaire. Le sexe féminin lui aussi connaît un complexe d'Œdipe, un surmoi et un temps de latence. Peut-on lui attribuer aussi une organisation phallique et un complexe de castration ? La réponse est affirmative mais ce ne peut pas être la même chose que chez le garçon. La réclamation féministe d'une égalité de droits entre les sexes n'a pas ici une grande portée, la différence morphologique devant se manifester dans des différences dans le développement psychique. Pour transposer un mot de Napoléon : l'anatomie c'est le destin. Le clitoris de la fille se comporte d'abord tout à fait comme un pénis, mais l'enfant faisant la comparaison avec un camarade de jeux masculin le perçoit comme « un peu court » et ressent ce fait comme un préjudice et une cause d'infériorité. Elle se console un moment avec l'espoir d'obtenir, plus tard, en grandissant, un appendice

aussi grand que celui d'un garçon. C'est ici que se branche *le complexe de masculinité de la femme*. L'enfant ne comprend pas que son manque actuel de pénis est un caractère sexuel, mais elle l'explique par l'hypothèse qu'elle a possédé autrefois un membre tout aussi grand, et qu'elle l'a perdu par castration. Elle ne paraît pas étendre cette conclusion à d'autres, à des femmes adultes, mais elle suppose plutôt que celles-ci possèdent un grand organe génital complet, tout à fait dans le sens de la phase phallique, pour tout dire : un organe masculin. Il s'ensuit donc cette différence essentielle : *la fille accepte la castration comme un fait déjà accompli, tandis que ce qui cause la crainte du garçon est la possibilité de son accomplissement*.

S'il faut mettre hors de cause l'angoisse de castration, c'est aussi un motif puissant d'édification du surmoi et de démolition de l'organisation génitale infantile qui fait défaut. Ces modifications paraissent être bien plus que chez le garçon un résultat de l'éducation, de l'intimidation extérieure qui menace de la perte de l'amour. Le complexe d'Œdipe de la fille est bien plus univoque que celui du petit porteur de pénis ; d'après mon expérience, il va rarement au-delà de la substitution à la mère et de la position féminine à l'égard du père. Le renoncement au pénis n'est pas supporté sans tentative de compensation. *La fille glisse – on devrait dire : le long d'une équation symbolique – du pénis à l'enfant, son complexe d'Œdipe culmine dans le désir longtemps retenu de recevoir en cadeau du père un enfant, de mettre au monde un enfant pour lui*. On a l'impression que le complexe d'Œdipe est alors lentement abandonné parce que ce désir n'est jamais accompli. Les deux désirs visant à la possession d'un pénis et d'un enfant demeurent fortement investis dans l'inconscient et aident à préparer l'être féminin pour son futur rôle sexuel. La force réduite de l'apport sadique à la pulsion sexuelle, que l'on peut bien rapprocher du rabougrissement du pénis, facilite la transformation des tendances directement sexuelles en tendances inhibées quant au but. Mais dans l'ensemble il faut avouer que notre intelligence des processus de développement chez la fille est peu satisfaisante, plein de lacunes et d'ombres. » (Freud, « La disparition », Ibid.)

3/ « La situation du complexe d'Œdipe est la première station que l'on reconnaît de façon certaine chez le garçon. Il nous est facile de la comprendre parce que l'enfant reste attaché à cet objet qu'il avait déjà investi, dans la période précédente, comme nourrisson et comme bébé, de sa libido qui n'était pas encore génitale. Le fait aussi qu'il y ressent le père comme un rival gênant, qu'il aimerait bien écarter et auquel il aimerait se substituer, découle aisément des circonstances concrètes. J'ai exposé ailleurs (1923) que l'attitude oedipienne du petit garçon appartient à la phase

phallique et périt lors de l'angoisse de castration, c'est-à-dire de l'intérêt narcissique pour l'organe génital. Une complication vient rendre la compréhension plus difficile : c'est que le complexe d'Œdipe lui-même, chez le garçon, est doublement orienté, activement et passivement, ce qui correspond à sa constitution bisexuelle. Le garçon veut aussi se substituer à la mère comme objet d'amour du père, ce que nous caractérisons comme une attitude féminine.

La préhistoire du complexe d'Œdipe ne nous sera pas, pendant encore longtemps, parfaitement claire. Nous savons qu'elle comporte une identification de nature tendre au père, qui n'a pas encore le sens de la rivalité auprès de la mère. Un autre élément de cette préhistoire, c'est l'activité masturbatoire au niveau des organes génitaux, activité qui, à mon avis, ne fait jamais défaut ; la répression plus ou moins forte de cet onanisme de la première enfance par les personnes qui prennent soin de l'enfant active le complexe de castration. Nous admettons que cet onanisme dépend du complexe d'Œdipe et signifie la décharge de son excitation sexuelle. Cette relation existe-t-elle dès le début ou bien la masturbation apparaît-elle spontanément comme activité d'organe pour n'être rattachée que plus tard au complexe d'Œdipe, la question reste en suspens ; mais cette dernière possibilité est de loin la plus vraisemblable. » (Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », 1925)

4/ « Le complexe d'Œdipe de la petite fille recèle un problème de plus que celui du garçon. Au début la mère était, pour l'un comme pour l'autre, le premier objet et nous n'avons pas à nous étonner du fait que le garçon la conserve pour son complexe d'Œdipe. Mais qu'est-ce qui amène la petite fille à y renoncer et à prendre pour cela le père comme objet ? En étudiant cette question, j'ai pu établir quelques faits qui peuvent justement lever une lumière sur la *préhistoire de la relation œdipienne* chez la petite fille.

Chaque analyste connaît ces femmes qui tiennent avec une intensité et une ténacité particulières à leur lien avec leur père, et au désir, qui est le comble de ce lien, d'avoir un enfant de leur père. On a de bonnes raisons de penser que ce fantasme de désir était aussi la force pulsionnelle de leur onanisme infantile et on acquiert aisément l'impression que l'on est ici devant une réalité élémentaire de la vie sexuelle, que l'on ne peut analyser davantage. Une analyse minutieuse de ces cas mêmes montre cependant quelque chose d'autre ; elle montre que *le complexe d'Œdipe a ici une longue préhistoire et est une formation en quelque sorte secondaire.* » (Ibid.)

5/ En bref, la zone génitale est découverte d'une façon ou d'une autre par l'enfant (...) Le pas suivant dans la phase phallique, dont c'est ainsi le début, n'est pourtant pas de rattacher cet onanisme aux investissements d'objets du complexe d'Œdipe, mais c'est une découverte lourde de conséquences et qui échoit à la petite fille. Elle remarque le grand pénis bien visible d'un frère ou d'un camarade de jeu, le reconnaît tout de suite comme la réplique supérieure de son petit organe caché, et dès lors elle est victime de *l'envie du pénis (Penisneid)*. (...)

D'emblée, elle a jugé et décidé. Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir.

C'est ici que se branche ce qu'on appelle *le complexe de masculinité de la femme*, complexe qui peut éventuellement lui préparer de grandes difficultés dans son développement régulier, si elle ne réussit pas à le surmonter rapidement. L'espoir d'obtenir un jour, malgré tout, un pénis, et ainsi de devenir semblable aux hommes peut se maintenir jusqu'à une époque incroyablement tardive et devenir le motif d'actes étranges qui sans cela seraient incompréhensibles. Ou bien c'est le processus que j'aimerais décrire comme *déni* qui entre en scène ; il ne paraît ni rare ni très dangereux pour la vie mentale de l'enfant, mais chez les adultes il introduirait une psychose. La petite fille refuse d'accepter le fait de sa castration, elle s'entête dans sa conviction qu'elle possède bien un pénis et est contrainte par la suite à se comporter comme si elle était un homme. » (Ibid.)

6/ « Les conséquences psychiques de l'envie du pénis, dans la mesure où elle ne s'épanouit pas dans la formation réactionnelle qu'est le complexe de masculinité, sont multiples et d'une grande portée.

(a/) un *sentiment d'infériorité* s'installe, tout comme une cicatrice, chez la femme qui reconnaît sa blessure narcissique. (...)

(b/) même lorsque l'envie du pénis a renoncé à son objet particulier, elle ne cesse pas d'exister mais persiste, avec un léger déplacement, dans le trait de caractère de la *jalousie*. (...)

(c/) Une troisième conséquence de l'envie de pénis semble être un *relâchement de la relation tendre avec la mère* en tant qu'objet. On ne comprend pas très bien cet enchaînement, mais on se convainc qu'en fin de compte c'est presque toujours la mère qui est rendue responsable du manque de pénis, cette mère qui a lancé l'enfant dans la vie avec un équipement aussi insuffisant. (...)

(d/) Il y a un autre effet surprenant de l'envie de pénis – ou de la découverte de l'infériorité de clitoris – et c'est sans aucun doute le plus

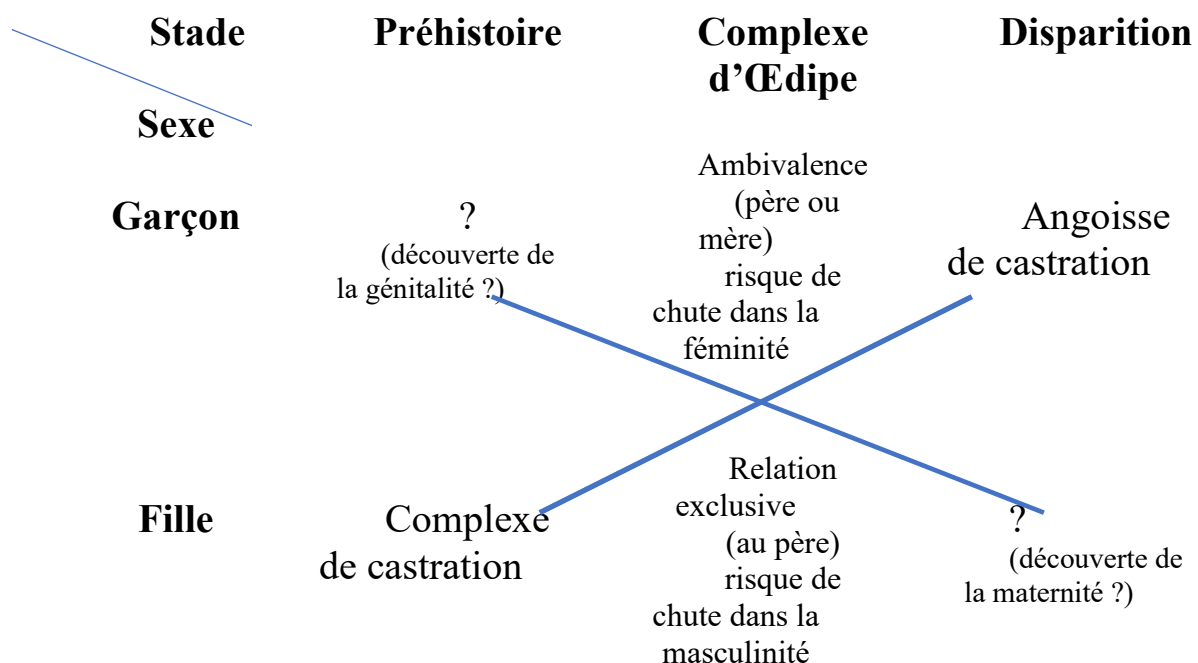
important de tous. (...) chez la fille, peu après les signes de l'envie du pénis, apparaît une *intense réaction contre l'onanisme*, réaction que l'on ne peut faire remonter à la seule influence des personnes chargées de l'éducation. Cette motion est visiblement un prodrome de cette poussée de refoulement qui, au moment de la puberté, va écarter une bonne part de la sexualité masculine pour faire de la place pour le développement de la féminité. » (Ibid.)

7/ « Jusqu'ici il n'a pas été question du complexe d'Œdipe, il n'avait d'ailleurs pas joué de rôle jusque-là. La libido de la petite fille glisse maintenant – le long de ce qu'on ne peut appeler que l'équation symbolique : pénis = enfant – jusque dans une nouvelle position. Elle renonce au désir du pénis pour le remplacer par le désir d'un enfant et, *dans ce dessein*, elle prend le père comme objet d'amour. La mère devient objet de sa jalousie ; la petite fille tourne en femme. (...) »

Nous avons commencé à prendre connaissance de la *préhistoire du complexe d'Œdipe chez la fille*. Ce qui lui correspond chez le garçon est à peu près inconnu. Chez la fille, le complexe d'Œdipe est une formation secondaire. Il est précédé et préparé par les séquelles du complexe de castration. En ce qui concerne la relation entre complexe d'Œdipe et complexe de castration, il y a une opposition fondamentale entre les deux sexes. *Tandis que le complexe d'Œdipe du garçon sombre sous l'effet du complexe de castration, celui de la fille est rendu possible et est introduit par le complexe de castration*. Cette contradiction s'éclaire lorsqu'on réfléchit que le complexe de castration agit toujours dans le sens impliqué par son contenu : il inhibe et limite la masculinité et encourage la féminité. La différence qui réside dans cette part du développement sexuel de l'homme et de la femme est une conséquence naturelle de la différenciation des organes génitaux et de la situation psychique qui s'y rattache ; elle correspond à la différence entre castration accomplie et simple menace de castration. Ainsi, dans le fond, le résultat que nous avons trouvé va de soi et on aurait pu le prévoir. » (Ibid.)

8/ *Le motif de la destruction du complexe d'Œdipe chez la fille fait défaut*. La castration a déjà produit son effet qui a consisté à la contraindre à la situation œdipienne. Le complexe d'Œdipe échappe donc au destin qui l'attend chez le garçon ; il peut être abandonné lentement, être liquidé par refoulement, ses effets peuvent être longuement différés dans la vie mentale de la femme. On hésite à le dire, mais on ne peut se défendre de l'idée que le niveau de ce qui est moralement normal chez la femme est autre. Son

surmoi ne sera jamais si inexorable, si impersonnel, si indépendant de ses origines affectives que ce que nous exigeons de l'homme. Ces traits de caractère que l'on a de tout temps critiqués et reprochés à la femme : le fait qu'elle fait preuve d'un moindre sentiment de justice que l'homme, d'un penchant moindre à se soumettre aux grandes nécessités de l'existence, qu'elle se laisse plus souvent que lui guider dans ses décisions par ses sentiments de tendresse et d'hostilité, la modification de la formation du surmoi, dont nous venons de montrer d'où elle est dérivée, en est une raison suffisante. Nous ne nous laisserons pas détourner de telles conclusions par les arguments des féministes qui veulent nous imposer une parfaite égalité de position et d'appréciation des deux sexes ; mais nous accorderons volontiers que la plupart des hommes demeurent bien en deçà de l'idéal masculin et que tous les individus humains, par suite de leur constitution bisexuelle et de leur hérédité croisée, possèdent à la fois des traits masculins et des traits féminins, si bien que le contenu des constructions théoriques de la masculinité pure et de la féminité pure demeure incertain. » (Ibid.)



9/ « La science a souvent trouvé qu'il était fécond de considérer avec un regard neuf des faits longtemps familiers. Sinon, il y a danger qu'involontairement nous continuions à classer toutes les nouvelles observations dans les mêmes groupes d'idées nettement définis.

Personnellement, je suis parvenue à un nouveau point de vue grâce à la philosophie – en réalité, grâce à certains essais de Georg Simmel.

L'argument de Simmel – interprété de bien des manières, particulièrement du point de vue de la femme – est celui-ci : notre culture toute entière est une culture masculine. L'Etat, les lois, la morale, la religion et les sciences sont des créations de l'homme. Bien loin de déduire de ces faits une infériorité de la femme, comme on le fait d'ordinaire, Simmel donne d'abord une ampleur et une profondeur considérables à sa conception d'une culture masculine : « Les conditions requises pour l'art, le patriotisme, la moralité en général et les idées sociales en particulier, la précision d'un jugement pratique et l'objectivité dans la connaissance théorique, l'énergie et la profondeur de la vie – tout cela constitue des catégories qui paraissent appartenir dans leurs formes et leurs revendications à l'humanité en général. Mais par leur contexte historique réel, elles sont d'un bout à l'autre masculines. Supposons que nous décrivions ces idées élevées à l'absolu par le seul mot d'« objectivité » ; nous trouverions alors dans l'histoire de notre espèce que l'équation objectivité = masculinité est une équation universellement valable. » (...)

Comme toutes les autres sciences et toutes les positions axiologiques, la psychologie de la femme a jusqu'ici été considérée seulement du point de vue de l'homme. Il est dans la nature même de cette suprématie masculine que ses relations subjectives et affectives avec la femme soient dotées d'une validité objective. En fait, d'après Delius, la psychologie de la femme a représenté jusqu'ici le précipité des désirs et des déceptions de l'homme. » (Karen Horney, « Flucht aus der Weiblichkeit » « La fuite devant la féminité », *Intern. Zeitsch. F. Psychoanalyse*, 1926, in : *La psychologie de la femme*, ch. 2, trad. modifiée)

10/ « La question est alors de savoir jusqu'où la psychologie psychanalytique, quand ses recherches ont la femme pour objet, est sous l'influence de ce mode de pensée, du fait qu'elle n'a pas encore abandonné le stade où ouvertement et positivement seul le développement masculin était considéré. En d'autres termes : jusqu'à quel point le développement de la femme, comme il nous est révélée aujourd'hui par l'analyse, a-t-il été mesuré par rapport aux standards masculins – et de ce fait n'a pu nous restituer fidèlement la vraie nature de la femme ?

Si nous considérons le sujet sous cet angle, nous parvenons à un résultat surprenant : *le tableau analytique actuel du développement féminin (que ce tableau soit exact ou non) ressemble trait pour trait aux représentations que le jeune garçon se fait de la fille d'après sa situation typique.*

Les représentations que le garçon nourrit nous sont familières. Par conséquent, je vais simplement les esquisser en quelques mots et, pour établir une comparaison, indiquer sur une colonne parallèle nos idées sur le développement de la femme.

Les idées du garçon

L'affirmation naïve que les filles comme les garçons possèdent un pénis.

Prise de conscience de l'absence de pénis

Idée que la fille est un garçon châtré, mutilé

Croyance que la fille a subi une punition qui menace le garçon lui-même

La fille est considérée comme un être inférieur

Le garçon est incapable d'imaginer comment la fille pourra surmonter cette perte ou ce désir.

Le garçon a peur du désir de la fille.

Nos idées psychanalytiques sur le développement de la femme

Pour les deux sexes, seul l'organe génital mâle joue un rôle (Primat du phallus)

Pénible découverte de l'absence de pénis.

Croyance chez la fille qu'elle a eu une fois un pénis et qu'elle l'a perdu par castration (complexe de castration)

La castration est conçue comme un châtiment.

La fille se considère comme inférieure. (Envie du pénis).

La fille ne surmonte jamais le sentiment du manque et de l'infériorité et doit toujours à nouveau maîtriser son désir d'être un homme. (sentiment d'infériorité)

Pendant toute sa vie, la fille désire se venger de l'homme qui possède quelque chose qui lui manque (jalousie)

L'existence de cette concordance trop précise n'est certainement pas un critère de son exactitude objective. Il est très possible que l'organisation génitale infantile de la petite fille puisse ressembler de façon frappante à celle du garçon, comme on l'a jusqu'à présent affirmé.

Mais elle nous incite surtout à réfléchir et à prendre en considération d'autres possibilités. Nous pouvons par exemple suivre la pensée de Georg Simmel et réfléchir à l'éventualité que l'adaptation féminine à la structure

masculine se situe à une période si précoce et à un degré tel que l'intégrité biologique de la petite fille soit submergée par elle. Je reviendrai plus tard ponctuellement sur le point où il me paraît réellement probable que cette contamination du point de vue masculin apparaisse dans l'enfance. Mais comment tout ce qui est octroyé par la nature peut-il être ainsi absorbé sans laisser aucune trace ? Nous devons donc revenir à la question que j'ai déjà soulevée – à savoir si l'extraordinaire parallélisme que j'ai indiqué pourrait ne pas être l'expression d'une partialité dans nos observations, du fait qu'elles sont établies du point de vue masculin. » (K. Horney, *Ibid.*, trad. modifiée)

11/ « (...) nous devons tout d'abord comprendre que notre matériel empirique sur le complexe de masculinité chez la femme dérive de deux sources d'importance distincte. La première est l'observation directe des enfants. Chez eux, le facteur subjectif joue un rôle relativement insignifiant. Chaque petite fille qui n'a pas été intimidée expose franchement et sans embarras son envie du pénis. Nous constatons que la présence de cette envie est typique et nous comprenons très bien pourquoi il en est ainsi ; nous comprenons comment la mortification narcissique de posséder moins que le garçon est renforcée par une série de désavantages naissant de différents investissements prégénitaux : les privilèges évidents du garçon en relation avec l'érotisme urétral, l'instinct scopophilique et l'onanisme (j'ai abordé ce sujet avec plus de détail dans mon article : « De la genèse du complexe de castration chez la femme »).

Je suggérerais que nous appliquions le terme *primitif* à l'envie du pénis chez la fillette qui est manifestement fondée simplement sur la différence anatomique.

La deuxième source tirée de notre expérience doit être trouvée dans le matériel analytique de la femme adulte. Il est naturellement plus difficile d'établir un jugement à ce sujet et il y a donc une plus grande marge pour l'élément subjectif. Nous voyons ici, par exemple, que l'envie du pénis agit comme un facteur d'une énorme puissance dynamique. Nous voyons des patientes refuser leurs fonctions féminines, leur motif inconscient étant le désir d'être un homme. Nous rencontrons des fantasmes dont le contenu est : « J'ai eu une fois un pénis ; je suis un homme qu'on a châtré et mutilé » ; d'où dérivent des sentiments d'infériorité provoquant des représentations hypocondriaques tenaces. Nous constatons une attitude marquée d'hostilité envers les hommes, prenant parfois la forme d'une dépréciation et quelquefois d'un désir de les châtrer ou de les mutiler – et nous voyons

comment la destinée entière de certaines femmes est déterminée par ce facteur.

Il était naturel de conclure – et particulièrement naturel en raison de l'organisation masculine de notre pensée – que nous pouvons rattacher ces impressions à l'envie primitive du pénis et raisonner *a posteriori* en disant que cette envie devait posséder une intensité énorme, puisque constatant qu'elle provoquait manifestement de tels effets. Ici nous perdons de vue (plus dans une estimation générale de la situation que dans le détail) que *ce désir d'être un homme, qui nous est si familier par l'analyse des femmes adultes, n'a que très peu à voir avec cette envie précoce, infantile, du pénis, mais que c'est une formation secondaire comprenant tout ce qui a échoué dans le développement vers la maturité féminine.* » (Ibid., traduction modifiée)

12/ Toute mon expérience m'a prouvé, avec une clarté immuable, que *le complexe d'Œdipe chez les femmes conduisait*, non seulement dans les cas d'échecs extrêmes, mais régulièrement, *à une régression vers l'envie du pénis* (Penisneid), avec tous les degrés et toutes les nuances possibles. La différence entre la résolution du complexe d'Œdipe chez l'homme et chez la femme me paraît dans la moyenne des cas être la suivante : chez le garçon, la mère, en tant qu'objet sexuel, est abandonnée en raison de l'angoisse de castration, mais le rôle viril lui-même n'est pas seulement affirmé dans le développement ultérieur, mais réellement sur-accentué dans l'angoisse de castration. Nous le voyons nettement dans les périodes de latence et de prépuberté des garçons – et généralement aussi plus tard dans la vie. Chez la fille, il y a non seulement renoncement au père en tant qu'objet sexuel, mais simultanément recul devant le rôle féminin. » (Ibid., trad. modifiée)

13/ « Dans le but de comprendre cette *fuite devant la féminité*, nous devons considérer les faits se rapportant à l'onanisme précoce infantile, qui est l'expression physique des excitations dues au complexe d'Œdipe.

Ici encore, la situation est plus claire chez le garçon – ou peut-être est-ce simplement que nous en savons davantage à ce propos. Ces faits nous paraissent-ils si mystérieux chez la fille parce que nous les avons toujours considérés à travers les hommes ? C'est bien possible, puisque nous ne concédons même pas à la petite fille une forme spécifique d'onanisme, mais sans plus décrivons ses activités érotiques comme viriles ! Et quand nous nous faisons une idée de la différence qui doit certainement exister, c'est comme du négatif au positif, c'est-à-dire dans le cas de l'angoisse de castration, comme de la différence existant entre la menace de castration et

la castration qui a réellement eu lieu. Mon expérience analytique me conduit à penser que les petites filles ont bien une forme spécifiquement féminine d'onanisme (dont incidemment la technique diffère de celle des garçons), même quand celle-ci s'avère exclusivement clitoridienne, ce qui ne semble du reste pas confirmé. Et je ne vois pas pourquoi, en dépit de son passé dans l'évolution de l'espèce, on ne reconnaîtrait pas au clitoris une appartenance légitime à l'appareil génital de la femme.

La question de savoir si à un stade précoce de son développement génital la petite fille a des sensations *vaginales organiques* est très difficile à déterminer à partir du matériel analytique fourni par les adultes. Des séries entières de cas m'ont amenée à conclure qu'il en est ainsi et je citerai plus tard le matériel sur lequel j'ai fondé ma conclusion. Que de telles sensations se produisent me paraît théoriquement très probable pour les raisons suivantes. Sans doute, les fantasmes familiaux selon lesquels un pénis excessivement gros exige une pénétration de force produisant douleur, hémorragie et menace de détruire quelque chose, tendent à montrer que la petite fille fonde ses fantasmes œdipiens de façon très réaliste (conformément à la pensée plastique très concrète de l'enfance) sur la disproportion de taille entre père et enfant. Je pense également que les fantasmes œdipiens, aussi bien que la peur qui s'ensuit logiquement d'une blessure interne, c'est-à-dire vaginale, tendent à montrer que le vagin aussi bien que le clitoris doivent jouer un rôle dans l'organisation génitale infantile des femmes. (...) l'angoisse génitale des filles, comme l'angoisse de castration chez le garçon, porte invariablement l'empreinte de sentiments de culpabilité et c'est à ceux-ci qu'elle doit son influence persistante.

S'ajoute à cela une conséquence certaine de la différence anatomique entre les sexes, qui agit dans le même sens. Je veux dire que le garçon peut examiner avec attention son organe mâle pour savoir si les conséquences redoutées de l'onanisme se produisent ; la fille, elle, est littéralement dans la nuit sur ce point et demeure dans une totale incertitude. (...)

Sous la pression de son angoisse, la fille se réfugie alors dans un rôle masculin fantasmé. » (*Ibid.*, trad. modifiée)

Stade Sexe	Préhistoire	Complexe d'Œdipe	Disparition du complexe
Garçon	Découverte de sa génitalité (phallus) Secondairement : Envie de grossesse et jalousie (complexe de féminité ?)	Ambivalence dans la relation d'objet Mère investie au stade génital (désir de possession de la mère).	Angoisse de castration : renforcement symbolique et social du rôle masculin.
Fille	Découverte de sa génitalité (clitoris, vagin) Secondairement : Envie de pénis et jalousie (complexe de masculinité ?)	Ambivalence dans la relation d'objet. Père investi au stade génital (désir de possession du père)	Angoisse de la féminité (négation du vagin) et fuite devant la féminité : rôle masculin fantasmé (envie symbolique et sociale de pénis)

14/ « Ces motifs typiques de la fuite dans le rôle masculin sont renforcés et étayés par la discrimination réelle de la femme dans la vie sociale. On ne saurait méconnaître que les désirs de masculinité tiré de cette dernière source sociale soient particulièrement dévolus à la rationalisation des premiers motifs inconscients. Mais nous ne devons pas oublier pour autant que cette discrimination est un élément constitutif de la *réalité* et qu'elle d'une incidence bien plus grande que ce dont les femmes ont conscience.

Georg Simmel dit à ce propos : « La prépondérance culturelle de l'homme provient de sa position de pouvoir », et l'on pourrait décrire

crûment la relation historique entre les sexes comme une relation de maître à esclave. Comme toujours ici, « c'est un des privilèges du maître qu'il n'ait pas constamment besoin de penser qu'il est le maître, alors que la position de l'esclave est telle qu'il ne peut jamais l'oublier ».

Nous avons peut-être dans ces remarques l'explication de la sous-estimation de ce facteur dans la littérature analytique. En réalité la fille est, depuis sa naissance, placée devant la suggestion de son infériorité – qu'elle soit brutalement ou délicatement exprimée – suggestion qui doit faire éprouver durablement le complexe de masculinité. » (Ibid., traduction modifiée)

15/ Concernant l'observation directe des enfants, je partirai des souvenirs suivants, datant de ma pratique hospitalière et des années durant lesquelles j'exerçais comme médecin généraliste. Il n'est pas rare que des mères amènent à la consultation leurs filles âgées de 2 à 5 ans, en affirmant que l'enfant est tombée malade à force de jouer avec son vagin. J'ai conservé le souvenir particulièrement vif d'une enfant de presque 3 ans, et d'une autre de 4 ans. L'examen révèle alors fréquemment une irritation de l'entrée du vagin et une légère sécrétion de flueurs blanches. Dans de tels cas, le médecin se rappelle tout d'abord l'observation suivante : chez des filles ayant des vers intestinaux, les vers (oxyures) parviennent occasionnellement dans le vagin en quittant les intestins, y provoquent des démangeaisons et incitent l'enfant à se frotter avec le doigt. Si, indubitablement, cette cause de masturbation doit être prise en compte dans bien des cas, une cause externe démontrable fait défaut dans d'autres. Ces enfants sont alors livrées aux habituelles exhortations et menaces en lieu et place d'un traitement médical. Or, nous savons bien que les activités sexuelles des enfants n'attirent l'attention des éducateurs et des médecins que dans les cas les plus flagrants. Les enfants qui pratiquent un onanisme médical larvé, par exemple en se trémoussant sur leur siège, en s'y balançant, ou encore en provoquant l'excitation du vagin en tendant et en relâchant les muscles qui l'entourent – celles-là échappent à l'observation tout autant que celles que la moindre réprimande conduit à dissimuler leur activité, ou même à refouler hors de la conscience leur exigence pulsionnelle. Toujours est-il que l'on reçoit un nombre frappant de confirmations de la part des médecins à qui on demande lesquels parmi eux considèrent régulièrement leurs cas comme des exceptions. » (Josine Müller, « Contribution à la question du développement libidinal de la fille à la phase génitale », 1931, *Int. Zeit. f. Psychoanalyse*, in : *Féminité masquerade*)

16/ Examinons maintenant pourquoi le complexe de féminité des hommes semble tellement plus obscur que le complexe de castration des femmes, dont l'importance est égale à la sienne.

L'amalgame du désir d'avoir un enfant et de la tendance épistémophilique permet au garçon d'effectuer un déplacement vers le plan intellectuel ; le sentiment de son désavantage est alors masqué et surcompensé par le sentiment de supériorité qu'il tire de la possession d'un pénis, supériorité que les filles lui reconnaissent aussi. Cette survalorisation de la position masculine aboutit à des excès de protestations viriles. Mary Chadwick, dans un article intitulé « Die Wurzel des Wissensbegierde »¹, fait elle aussi remonter la surestimation narcissique du pénis, chez l'homme, et l'attitude de rivalité intellectuelle à l'égard des femmes, à la frustration du désir masculin d'avoir un enfant et au déplacement de ce désir vers le plan intellectuel.

La tendance, si fréquente chez les garçons, de faire montre d'une agressivité excessive, a le complexe de féminité pour origine. Elle s'accompagne d'une attitude de mépris et « d'en savoir plus », et est éminemment sadique et anti-sociale ; elle est due en partie à l'effort de masquer l'angoisse et l'ignorance. Elle recouvre partiellement la protestation (née d'une peur de la castration) contre le rôle féminin, mais elle tire aussi son origine de la peur qu'inspire la mère : le garçon avait voulu dérober à celle-ci le pénis du père, ses enfants et ses organes sexuels féminins. Cette agressivité excessive s'unit au plaisir de l'attaque propre à la situation œdipienne directement génitale. Or elle représente cet élément de la situation qui est, et de loin, le facteur le plus anti-social de la formation du caractère. Voilà pourquoi la rivalité d'un homme avec les femmes sera beaucoup plus anti-sociale que sa rivalité avec ses pareils, inspirée, dans une large mesure, par la position génitale. Bien entendu, la relation d'un homme à d'autres hommes dépendra aussi, en cas de rivalité, de la quantité des fixations sadiques. Au contraire, si l'identification à la mère est fondée sur une position génitale plus sûrement établie, la relation d'un homme aux femmes possédera un caractère positif, et d'autre part, son désir d'avoir un enfant et la composante féminine de sa personnalité, essentiels dans l'activité masculine, trouveront des occasions bien plus favorables de sublimation. (Melanie Klein, « Les stades précoces du conflit œdipien », 1928, in : Essais de psychanalyse).

2.2. Défaire le patriarcat et le complexe paternel : l'anthropologie contre la psychanalyse

1/ « Ce que nous savons de l'homme des premiers temps aux différents stades de son évolution, nous le devons aux objets inanimés, monuments et ustensiles, qu'il nous a légués, à la connaissance de son art, de sa religion et de sa conception de la vie, qui nous a été donnée tantôt directement, tantôt par la tradition conservée dans les légendes, les mythes et les contes, enfin à ce qui reste de ses façons de penser dans nos propres mœurs et coutumes. Mais en dehors de cela, il est encore notre contemporain dans un certain sens : il existe des êtres humains que nous croyons encore très proches des hommes primitifs, en tous cas bien plus proches de nous, si bien que nous les considérons comme les descendants et les représentants directs des hommes d'autrefois. Voilà ce que nous pensons des peuples dits sauvages ou semi-sauvages, dont la vie psychologique devient particulièrement intéressante à nos yeux dès lors qu'il est permis d'y voir un degré antérieur bien conservé de notre propre évolution.

Si cette hypothèse est pertinente, l'étude comparative de la « psychologie des peuples de la nature » telle que l'enseigne l'ethnologie, et de la psychologie du névrosé, telle que la psychanalyse nous l'a fait connaître, ne manquera pas de présenter de nombreuses concordances et nous permettra de jeter des lumières nouvelles sur des données déjà connues. » (Freud, *Totem et Tabou*, 1913, I. « La crainte de l'inceste »)

2/ « Si, à travers tout ce qui peut correspondre à des développements ou des affaiblissements tardifs, nous voulons parvenir à une caractérisation du totémisme originel, retenons les traits suivants comme essentiels : à l'origine les totems étaient uniquement des animaux et ils étaient tenus pour les ancêtres des différentes tribus. *Le totem se transmettait uniquement en ligne féminine ; il était interdit de tuer le totem* (ou de le manger, ce qui revient au même dans la situation primitive) ; *il était interdit aux membres du même totem d'avoir des rapports sexuels les uns avec les autres.* » (*Totem et Tabou*, IV. « Le retour infantile du totémisme », 1)

3/ « La horde primitive de Darwin ne fait bien entendu aucune place aux débuts du totémisme. Un père violent et jaloux, qui se réserve toutes les femelles et chasse les fils qui approchent de l'âge adulte, rien de plus. Cet état originaire de la société n'a jamais pu faire l'objet d'une observation. Ce que nous trouvons en fait d'organisation la plus primitive et qui est encore en vigueur dans certaines tribus, ce sont des *associations d'hommes* composées de membres égaux en droit

et soumis aux restrictions du système totémiste, avec hérédité maternelle. L'un a-t-il pu naître de l'autre, et par quelle voie était-ce possible ?

La référence à la fête du repas totémique nous permet de donner une réponse : un beau jour, les fils chassés se regroupèrent, abattirent et mangèrent le père, mettant ainsi fin à la horde paternelle. Etant unis, ils osèrent et réussirent ce qui eût été impossible individuellement (Peut-être qu'un progrès dans la civilisation, le maniement d'une arme nouvelle, leur avait donné un sentiment de supériorité). Qu'ils aient également consommé celui qu'ils avaient tué, cela va de soi pour le sauvage cannibale. Le père primitif violent était certainement le modèle envié et redouté pour chacun des membres de cette bande de frères. Ils réalisaient alors l'identification avec lui dans l'acte de consommer, s'approprièrent chacun une partie de sa force. Le repas totémique, peut-être la première fête de l'humanité, serait la répétition et la commémoration de cet acte criminel mémorable, avec lequel tant de choses ont commencé, les organisations sociales, les restrictions morales et la religion. » (*Totem et Tabou*, IV, 5)

4/ « Les deux tabous du totémisme, qui marquent le début de la moralité des hommes, ne sont pas équivalents du point de vue psychologique. Seul l'un des deux, celui qui enjoint d'épargner l'animal totem, repose complètement sur des motifs sentimentaux ; le père étant éliminé, il n'y avait plus rien à réparer dans la réalité. Pour l'autre, l'interdiction de l'inceste, il y avait aussi un fondement très pratique. Le besoin sexuel n'unit pas les hommes, il les divise. Si les frères avaient pu s'unir pour terrasser le père, chacun était le rival des autres auprès des femmes. Chacun, comme le père, aurait voulu les avoir toutes pour lui, et le combat de tous contre tous aurait ruiné la nouvelle organisation. Il n'y avait plus personne d'assez fort pour reprendre avec succès le rôle du père. Ainsi les frères, s'ils voulaient vivre en commun, n'avaient-ils plus d'autre choix – peut-être après avoir surmonté de graves dissensions – que celui d'ériger l'interdiction de l'inceste, qui les faisait tous renoncer en même temps aux femmes qu'ils désiraient, dont la possession leur avait pourtant fourni le motif principal d'éliminer le père. C'est ainsi qu'ils sauvèrent l'organisation qui avait fait leur force et pouvait reposer sur des sentiments et des pratiques homosexuels qui avaient bien pu s'instaurer chez eux pendant la période d'exil. Ce fut peut-être aussi cette situation qui sema le germe des institutions du *matriarcat* identifiées par Bachofen, jusqu'à ce qu'il soit remplacé par l'ordre familial patriarcal. » (Ibid.)

5/ « Quant à savoir où se situent dans cette évolution les grandes divinités maternelles qui ont peut-être précédé généralement les dieux-pères, je ne saurais l'indiquer. Ce qui semble sûr, c'est que la transformation du rapport au père ne se

limitait pas au domaine religieux, mais qu'en bonne logique elle affectait aussi l'autre versant de la vie humaine influencé par l'élimination du père : l'organisation sociale. Avec l'institution des divinités paternelles, la société sans père se métamorphosa progressivement en ordre patriarcal. La famille fut une restauration de la horde primitive d'autrefois et elle restitua aux pères une bonne partie de leurs droits antérieurs. Il y avait de nouveau des pères, mais on n'avait pas renoncé aux conquêtes sociales du clan des frères, et la distance de fait entre nouveaux pères de famille et père primitif de la horde au pouvoir illimité était assez grande pour assurer la persistance du besoin religieux, le maintien de la nostalgie inassouvie du père. » (*Totem et tabou*, IV, 6).

6/ « Au terme de cette enquête que j'ai menée en abrégant au maximum, je souhaiterais donc formuler le résultat suivant : *dans le complexe d'Œdipe se rejoignent les débuts de la religion, de la morale, de la société et de l'art, en totale concordance avec le constat de la psychanalyse que ce complexe constitue le noyau de toutes les névroses, pour autant que notre intelligence en soit parvenue à en forcer l'accès.* C'est pour moi une grande surprise que même ces problèmes relatifs à la vie psychique des peuples soient susceptibles d'être résolus à partir d'un unique point concret, comme l'est le rapport au père. Il est peut-être même possible d'intégrer dans ce contexte un autre problème psychologique. Nous avons eu si souvent l'occasion de montrer que l'ambivalence du sentiment au sens propre du terme, c'est-à-dire la coïncidence de l'amour et de la haine vis-à-vis du même objet, était à la racine d'importantes créations culturelles. Nous ne savons rien sur l'origine de cette ambivalence. On peut faire l'hypothèse qu'il s'agit là d'un phénomène fondamental de notre vie affective. Mais une autre possibilité me semble également digne d'attention, qui veut que cette ambivalence, à l'origine étrangère à la vie affective, ait été acquise par l'humanité avec le complexe paternel, là où l'exploration psychanalytique de l'individu démontre qu'elle s'exprime avec le plus de force. » (*Totem et Tabou*, IV, 7).

CHRONOLOGIE I (1913) : le totémisme

Séquence 1 :

Horde primitive

Père violent qui accapare les femmes

Meurtre du père
Accomplissement de l'Œdipe



Séquence 2 :

Société des frères

Régime matriarcal à dominante exogame (**Tabou de l'inceste T1**)

Culpabilité après-coup
Naissance du totémisme
(Tabou du meurtre T2)
Instauration d'une divinité
paternelle



Séquence 3 :

Famille patriarcale

Restauration partielle des droits du père (limités)

Transfert de l'illimitation à la religion paternelle

7/ « Nous avons dit qu'il serait possible de désigner le moment du développement psychique de l'humanité où le progrès menant de la psychologie de masse à celle de l'individu a aussi concerné l'individu.

Sur ce point, nous devons de nouveau nous référer brièvement au mythe scientifique du père de la horde primitive. Il fut élevé par la suite au rang de créateur du monde, et ce à juste titre puisqu'il avait engendré tous les fils qui composèrent la première masse. Il était l'idéal de chacun d'entre eux, à la fois redouté et vénéré, ce qui plus tard a donné le concept de tabou. Cette pluralité s'est réunie un jour pour le tuer et le dépecer. Aucun des vainqueurs de la masse ne put se mettre à sa place, ou quand l'un d'eux l'a fait, les combats ont recommencé, si bien qu'ils ont fini par comprendre qu'ils étaient tous obligés de renoncer à l'héritage du père. Ils formèrent alors la fratrie totémique, tous jouissant du même droit et liés par les interdits totémiques supposés conserver la mémoire du meurtre et l'expier. Mais le résultat obtenu les laissait insatisfaits et cette insatisfaction devint la source nouveaux développements. Petit à petit, ceux qui s'étaient liés pour former une masse fraternelle furent près d'instaurer l'état ancien à un autre niveau, l'homme redevenant chef d'une famille et brisant les privilèges de la domination des femmes qui s'était instaurée durant l'époque sans père. A titre de compensation, il est possible qu'à l'époque il ait reconnu les divinités maternelles, les prêtres étant castrés pour assurer la sécurité de la mère, suivant l'exemple qu'avait donné le père de la horde primitive : la nouvelle famille cependant n'était qu'une ombre de l'ancienne, on comprenait de nombreux pères et chacun d'eux était limité par les droits de l'autre.

A cette époque, la frustration nostalgique a pu inciter quelqu'un à se détacher de la masse et à se mettre dans le rôle du père. Celui qui fit cela fut le premier poète épique, c'est dans son imagination que ce progrès sa été accompli. Le poète a faussé la réalité dans le sens dicté par son désir. Il a inventé le mythe héroïque. Etait héros celui qui seul avait abattu le père, celui-ci apparaissant encore comme un monstre totémique dans le mythe. De même que le père avait été le premier idéal du jeune garçon, de même le poète créait à présent dans la figure du héros qui veut remplacer le père, le premier idéal du Moi. C'est sans doute le plus jeune fils qui fit le lien avec le héros, le fils préféré de la mère mis par elle à l'abri de la jalousie du père et devenu son successeur à l'époque de la horde primitive. Dans le remaniement poétique mensonger de l'époque primitive, la femme, qui avait été l'enjeu du combat et l'appât du meurtre, devint probablement la séductrice et l'instigatrice du forfait. » (Freud, *Psychologie de masse et analyse du Moi*, 1921, XII, « Note additionnelle »).

8/ « Le mythe est donc le pas par lequel l'individu sort de la psychologie de masse. Le premier mythe fut certainement le mythe psychologique, le mythe du héros ; le mythe explicatif de la nature a dû naître beaucoup plus tard. Le poète

qui avait franchi ce pas et s'était ainsi détaché de la masse par l'imagination, sait pourtant, d'après une autre remarque de Ranke, comment y retourner dans la réalité. Car il s'en va raconter à cette masse les faits et gestes de son héros qu'il a inventés. Ce héros n'est au fond personne d'autre que lui-même. Ce faisant, il s'abaisse au niveau de la réalité et élève ses auditeurs au niveau de l'imagination. Les auditeurs quant à eux comprennent le poète, ils peuvent s'identifier avec le héros parce qu'ils entretiennent le même rapport de désir nostalgique au père primitif.

Le mensonge du mythe héroïque culmine avec la divinisation du héros. Il se peut que le héros divinisé ait été antérieur au dieu-père, précurseur du retour du père originaire comme divinité. *La série des dieux aurait alors la chronologie suivante : déesse mère – héros – dieu-père.* Mais c'est seulement à partir de l'élévation du père primitif jamais oublié que la divinité a pu recevoir les traits que nous lui connaissons encore aujourd'hui. » (*Ibid.*)

9/ « « *Et maintenant encore un troisième point. Vous avez naguère traité de l'origine de la religion dans votre livre Totem et tabou. Mais les choses s'y présentent autrement. Tout est rapport père-fils, Dieu est le père sublimé, c'est la nostalgie du père qui est la racine du besoin religieux. Depuis, semble-t-il, vous avez découvert l'élément moteur qu'est l'impuissance désarmée de l'être humain, à laquelle on attribue généralement le plus grand rôle dans la formation de la religion, et maintenant vous récrivez en fonction du désarroi tout ce qui était naguère complexe du père. Puis-je vous demander d'expliquer ce changement.* »

— Volontiers, je n'attendis que cette invite. Dans *Totem et tabou*, il n'était pas question d'expliquer la naissance des religions, mais seulement celle du totémisme. Pouvez-vous, de l'un des points de vue connus de vous, faire comprendre que la première forme sous laquelle la divinité protectrice s'est révélée à l'homme a été la forme animale, qu'il y avait un interdit de tuer cet animal et de le consommer, et qu'existait cependant la coutume festive de le tuer et de le consommer en commun une fois par an ? C'est précisément ce qui a lieu dans le totémisme. Et il ne sert il ne sert pas à grand-chose de débattre pour savoir si le totémisme doit être appelé une religion. Il y a des relations profondes avec les religions ultérieures où il y a des dieux, les animaux totems deviennent les animaux sacrés des dieux. Et les premières restrictions morales, mais qui sont aussi les plus profondes – les interdits frappant le meurtre et l'inceste – naissent sur le terrain du totémisme. Que vous acceptiez ou non les déductions de *Totem et tabou*, j'espère que vous conviendrez que, dans ce livre, quantité de faits dispersés très curieux se trouvent ramassés en un tout cohérent. » (Freud, *L'avenir d'une illusion*, 1927, IV).

10/ Pourquoi le dieu animal n'a pas suffi à la longue et a été relayé par le dieu humain, la question est à peine effleurée dans *Totem et tabou*, et les autres problèmes touchant à la constitution des religions n'y sont absolument pas évoqués. (...) Transportons-nous dans la vie psychique du petit enfant. Vous vous souvenez du choix d'objet selon le type d'étayage dont parle l'analyse ? La libido suit les voies des besoins narcissiques et se fixe sur les objets qui en assurent la satisfaction. Ainsi la mère, qui satisfait la faim, devient le premier objet d'amour et certainement aussi la première protection contre tous les dangers indéterminés qui menacent dans le monde extérieur, nous pouvons dire la première protection contre l'angoisse.

Dans cette fonction, la mère est bientôt relayée par le père plus fort, et le demeure durant toute l'enfance. Mais le rapport au père est frappé d'une curieuse ambivalence. Il était lui-même un danger, peut-être à cause du rapport plus ancien à la mère. Aussi ne le craint-on pas moins qu'on ne désire sa présence et qu'on l'admire. Les indices de cette ambivalence du rapport au père sont profondément inscrits dans toutes les religions, comme cela est exposé aussi dans *Totem et tabou*. Dès lors, quand l'être qui grandit s'aperçoit qu'il est destiné à rester toujours un enfant, qu'il ne pourra jamais se passer de protection contre les puissances supérieures étrangères, il confère à ces dernières les traits de la figure du père, il se crée les dieux dont il a peur, qu'il cherche à mettre de son côté et auxquels il confie néanmoins sa protection. Ainsi, la motivation du désir du père est identique au besoin de protection contre les conséquences de l'impuissance humaine ; c'est la défense contre le désarroi infantile qui confère ses traits caractéristiques à la réaction au désarroi que reconnaît nécessairement l'adulte, réaction qui n'est autre que la constitution de la religion. » (Ibid.)

11/ « Je continue de me sentir plein d'incertitudes face à mon propre travail, à y déplorer l'absence de sentiment d'unité et de cohérence qui devrait caractériser le rapport de l'auteur à son œuvre. Non que je sois dépourvu de la conviction que les résultats acquis sont justes. Je me la suis acquise voici déjà un quart de siècle, quand j'ai écrit le livre sur *Totem et tabou*, en 1912, et elle n'a fait depuis que se renforcer. Je n'ai jamais douté, depuis, que les phénomènes religieux ne peuvent se comprendre que sur le modèle des symptômes névrotiques qui nous sont familiers chez l'individu, comme des retours d'événements importants oubliés depuis longtemps dans l'histoire archaïque de la famille humaine, qu'ils doivent leur caractère contraignant précisément à cette origine et agissent donc sur les humains grâce à leur teneur en *vérité* historique. » (Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, 1938, III. « Moïse, son peuple et la religion monothéiste », « Note préliminaire II », juin 1938).

12/ « L'histoire est racontée avec une magnifique condensation, comme si s'était produit une unique fois ce qui en réalité s'est déroulé sur des millénaires et fut répété d'innombrables fois dans cette longue période. Le mâle fort était le maître et le père de toute la horde, son pouvoir était illimité, et il en faisait violemment usage. Tous les êtres de sexe féminin étaient sa propriété, à la fois les femmes et les filles de sa propre horde, et peut-être aussi celles qui avaient été enlevées dans les autres hordes. Les fils connaissaient un dur destin ; s'ils suscitaient la jalousie du père, ils étaient tués ou castrés ou chassés. Ils étaient astreints à vivre ensemble dans de petites collectivités et à se procurer des femmes en les enlevant, ce qui permettait alors à l'un ou l'autre de se hisser au niveau d'une position comparable à celle du père dans la horde originelle. Il s'ensuivit, pour des raisons naturelles, à l'avantage des plus jeunes fils une position d'exception : protégés par leur mère ils pouvaient tirer profit du vieillissement du père et le remplacer après sa disparition. On croit reconnaître dans les contes et les légendes des échos à la fois de l'expulsion des aînés et de la situation privilégiée des plus jeunes fils.

Le pas décisif qui est franchi ensuite pour modifier cette première sorte d'organisation sociale a sans doute été que les frères chassés de la horde et vivant en communauté se sont coalisés, ont pris le contrôle du père et l'ont mangé tout cru, conformément à la coutume de ces temps. Ce cannibalisme n'a rien de choquant, on en observe longtemps encore des rémanences avancées. Mais il est essentiel que nous attribuions à ces humains archaïques les mêmes dispositions affectives que celles dont nous pouvons constater l'existence chez les primitifs actuels, entendons, chez nos enfants, par la recherche analytique. C'est-à-dire que non seulement ils haïssaient et craignaient leur père, mais aussi qu'ils le vénéraient comme leur modèle et qu'en réalité chacun voulait s'installer à sa place. L'acte cannibale s'explique dès lors rationnellement comme tentative de s'assurer l'identification avec lui par l'incorporation d'un morceau de sa personne.

Il faut supposer qu'après le parricide il s'est écoulé un temps assez long pendant lequel les frères se sont querellés au sujet de l'héritage paternel, que chacun voulait récolter pour lui seul. Puis l'intelligence des dangers et de l'insuccès de ces luttes, le souvenir de l'acte libérateur accompli en commun et l'attachement affectif les liant les uns aux autres, qui était apparu pendant les périodes de mise à l'écart, ont abouti à ce qu'il y ait un accord entre eux, une sorte de contrat social. Est alors née la première forme d'organisation sociale, avec *renoncement aux pulsions*, reconnaissance d'obligations mutuelles, instauration d'institutions précises, déclarées infrangibles (sacrées), les débuts par conséquent de la morale et du droit. Chaque individu renonçait à l'idéal d'acquérir pour lui-même la position paternelle, à posséder la mère et les sœurs. Ainsi furent mis en

place le *tabou de l'inceste* et le *commandement exogamique*. Une bonne partie de la puissance absolue libérée par l'élimination du père est passée aux femmes ; ce fut alors l'époque du *matriarcat*. Le souvenir du père a continué à vivre pendant cette période de la « ligue des frères ». On a trouvé en remplacement du père un animal fort, qui peut-être avait toujours été d'abord un animal redouté. (...) dans le rapport à l'animal totémique la dualité primitive (ambivalence) de la relation sentimentale au père était entièrement conservée. » (Freud, *L'homme Moïse...*, III. D.)

13/ Qu'en est-il dès lors, dans ce contexte, de la religion ? (...) Le premier progrès consécutif au totémisme est l'humanisation de l'être vénéré. Des dieux humains viennent prendre la place des animaux, et leur origine totémique n'est pas dissimulée. Soit le dieu est encore figuré sous une forme animale, ou du moins avec un visage animal, soit le totem devient l'accompagnateur préféré du dieu, inséparable de lui, soit la légende fait tuer par le dieu cet animal qui n'était à vrai dire que son stade antérieur. A un moment de ce développement qu'il n'est pas facile de préciser interviennent de grandes divinités maternelles, vraisemblablement encore avant les dieux masculins, qui se maintiennent ensuite longtemps à côté de ces derniers. Le droit matriarcal a été relayé par un ordre patriarcal restauré. Certes les nouveaux pères n'ont pas atteint à la toute-puissance qui était celle du père originel, ils étaient en grand nombre, vivant les uns avec les autres dans des associations plus vastes que ce qu'avait été la horde ; il fallait qu'ils s'entendent bien les uns avec les autres, ils étaient toujours assignés aux limites des clauses sociales. Il est probable que les divinités maternelles ont vu le jour à l'époque de la restriction du pouvoir matriarcal, en dédommagement du recul imposé aux mères. Les divinités masculines se présentent d'abord comme des fils aux côtés des grandes figures maternelles, c'est seulement par la suite qu'ils adoptent nettement les traits des figures paternelles. Ces dieux masculins du polythéisme reflètent les rapports et conditions de l'époque patriarcale. Ils sont en très grand nombre, se limitent mutuellement, à l'occasion de subordonnent à un dieu principal qui leur est supérieur. Mais le pas suivant nous amène au sujet qui nous occupe, au retour du dieu-père Un, unique et régnant sans aucune contrainte. » (Ibid.)

14/ « Aucune autre pièce de l'histoire des religions n'est devenue aussi transparente pour nous que l'instauration du monothéisme dans le judaïsme et son prolongement dans le christianisme, si nous laissons de côté le développement tout aussi continûment compréhensible qui va du totem animal au dieu humain flanqué de son habituel acolyte. (Chacun des quatre évangélistes chrétiens a encore son animal favori). Si nous posons dans un premier temps comme facteur déclenchant de l'idée monothéiste la domination pharaonique sur le monde ce que

nous constatons c'est que cette idée, arrachée à son sol et transférée sur un autre peuple, s'empare de ce même peuple après une longue période de latence, est gardée et protégée par lui comme le bien le plus précieux qu'il possède, et maintient elle-même de son côté ce même peuple en vie en lui faisant cadeau de la fierté d'être le peuple élu. C'est la religion du père originel, à laquelle se rattache l'espérance de récompense, de distinction, et pour finir, de domination universelle. (...)

La réinstallation du père originel dans ses droits historiques était un grand progrès, mais ça ne pouvait s'arrêter là. Les autres éléments de la tragédie historique poussaient de leur côté pour obtenir d'être reconnus. Ce qui a mis en route ce processus n'est guère facile à deviner. Il semble qu'un sentiment de culpabilité croissant se soit emparé du peuple juif, voire de la totalité du monde culturel de l'époque, comme signe avant-coureur du retour du contenu refoulé. Et cela jusqu'à ce qu'un individu issu de ce peuple juif trouve, en justifiant un agitateur politico-religieux, l'occasion qui permet à une nouvelle religion, la religion chrétienne, de se détacher du judaïsme. Paul, un Juif romain de Tarse, s'empara de ce sentiment de culpabilité et le ramena correctement à la source dans son origine primitive. Il lui donna le nom de « péché originel ». Il s'agissait d'un crime contre Dieu, qui ne pouvait être racheté que par la mort. Avec le péché originel, la mort était venue au monde. En réalité, ce crime passible de mort avait été le meurtre du père primitif qu'on avait déifié plus tard. Mais on ne rappelait pas l'assassinat, on imaginait à sa place son expiation, ce qui explique que cette production imaginaire put être saluée comme le message (*Evangelium*) annonçant la rédemption. Un fils de Dieu s'était laissé tuer tout en étant innocent et avait ce faisant pris sur lui la faute de tous. »

15/ « Nous avons dit que la cérémonie chrétienne de la sainte communion, au cours de laquelle un croyant s'incorpore le sang et la chair du Sauveur, répète le contenu de l'ancien banquet totémique, uniquement il est vrai en son sens affectueux, exprimant la vénération, et non en son sens agressif. Toutefois, l'ambivalence qui domine le rapport au père s'est manifestée clairement dans le résultat final du renouvellement religieux. Destiné en théorie à la réconciliation avec le dieu paternel, elle a abouti à son détrônement et à son élimination. Le judaïsme avait été religion du père, le christianisme est devenu religion du fils. L'ancien père divin est passé derrière le Christ, Christ le fils a pris sa place, exactement comme chaque fils dans la période primitive l'avait ardemment désiré. Paul, qui était le continuateur du judaïsme, est devenu aussi son destructeur. (...)

À bien des égards, la nouvelle religion signifiait une régression culturelle par rapport à la religion plus ancienne, le judaïsme, comme c'est régulièrement le cas lorsque de nouvelles masses humaines de niveau inférieur y font irruption ou

y sont admises. La religion chrétienne n'a pas gardé le haut degré de spiritualisation auquel le judaïsme s'était élevé. Elle n'était plus strictement monothéiste, elle a repris aux peuples environnants de nombreux rites symboliques, a restauré la grande divinité maternelle et trouvé de la place pour héberger, sous un voile transparent, de nombreuses figures divines du polythéisme, installées il est vrai dans des positions subalternes. Et surtout, elle ne s'est pas fermée, comme la religion d'Aton et comme la religion mosaïque qui lui a succédé, à la pénétration d'éléments superstitieux, magiques et mystiques, qui devaient constituer un frein sévère au développement spirituel des deux millénaires suivants.

Le triomphe du christianisme était une victoire renouvelée des prêtres d'Ammon sur le dieu Akhenaton après un intervalle d'un millénaire et demi et sur une scène élargie. Et pourtant, du point de vue de l'histoire des religions, c'est-à-dire , en rapport avec le retour du refoulé, le christianisme était un progrès, la religion juive, à partir de là, était dans une certaine mesure un fossile.

CHRONOLOGIE II (1938) : du totémisme aux religions monothéistes

Séquence 2 :

Totémisme en régime matriarcal exogamique (société des frères) :

Divinités maternelles

Mythe ou épopée du frère :
Promotion de la figure masculine



déifiée

Séquence 3 :

Société des prêtres : ordre patriarcal restauré avec effacement progressif des figures de divinités féminines et promotions des divinités masculines (polythéisme)

Coup de force : domination pharaonique
Religion d'Etat du père unique
« Monothéisme » égyptien (Aton) puis



judaïque (Javhé)

Séquence 4 :

Retour du refoulé :

La société patriarcale sur le modèle du père assassiné (judaïsme antique)

Nouveau meurtre du père (Moïse),
Promotion d'une religion du fils
(christianisme), intégrant des
composantes polythéistes



Séquence 5 :

Famille patriarcale chrétienne qui expie le meurtre du père
(péché originel et mauvaise conscience)

15/ « Le seul complexe reconnu par l'école freudienne et considéré par elle comme ayant une portée universelle, le complexe d'Œdipe, correspond essentiellement à notre famille, fondée sur la descendance patrilinéaire, ainsi que sur la reconnaissance de la *patria potestas*, poussée à un degré de développement très prononcé, s'appuyant sur les deux piliers du droit romain et de la morale chrétienne et renforcée de nos jours par les conditions économiques de la bourgeoisie aisée et bien pensante. Prétendre, comme le fait l'école freudienne, que ce complexe doit exister également dans n'importe quelle société primitive ou barbare, c'est hasarder une affirmation incorrecte. » (Malinowski, *La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*, 1927, Première partie : « la formation du complexe », 1).

16/ « Une comparaison rapide entre les deux systèmes d'attitudes familiales (une société patriarcale occidentale et une société matriarcale mélanésienne, trobriandaise) nous montre que dans la société patriarcale les rivalités infantiles et les fonctions sociales ultérieures introduisent dans les rapports entre père et fils, en même temps qu'un attachement mutuel, un certain degré de ressentiment et d'antipathie. D'autre part, la séparation précoce qui s'effectue entre la mère et le fils laisse chez ce dernier un désir profond, insatisfait, qui vient plus tard, lors de l'éveil de l'intérêt sexuel, s'ajouter, sous la forme d'un souvenir, aux nouvelles aspirations charnelles et assume souvent un caractère

érotique qui apparaît dans les rêves et les jeux de l'imagination. Les Trobriandais ne connaissent pas de friction entre père et fils ; quant à l'attraction que la mère exerce sur l'enfant, on n'y oppose aucune entrave, laissant les choses suivre leur cours naturel, spontané. L'attitude ambivalente de vénération et l'antipathie apparaît ici dans les rapports entre le jeune homme et son oncle maternel, tandis que la répression porte seulement sur les tentations incestueuses ayant pour objet la sœur. Appliquant à chacune de ces deux sociétés une formule brève, mais quelque peu vague, nous pouvons dire que le complexe d'Œdipe comporte le désir de tuer le père, pour épouser la mère, tandis que dans la société trobriandaise, matrilineaire, il comporte le désir d'épouser la sœur et de tuer l'oncle maternel. » (Malinowski, op. cit., première partie, 9).

17/ « Ainsi que je l'ai déjà dit, la clef de la difficulté doit être cherchée dans le fait que, pour le Dr. Jones et d'autres psychanalystes, le complexe d'Œdipe représente quelque chose d'absolu, la source primordiale ou, pour nous servir de son expression, la *fons et origo* de toutes choses. En ce qui me concerne, je vois, au contraire, dans le complexe de famille nucléaire, une formation fonctionnelle dépendant de la structure et de la culture d'une société donnée. Elle est nécessairement déterminée par le régime de restriction en vigueur dans la société et par le mode de répartition de l'autorité. Il m'est impossible de voir dans le complexe la cause première de toutes choses, la source unique de la culture, de l'organisation sociale, et des croyances ; une entité métaphysique, créatrice, mais incréée, antérieure à toute chose, mais conditionnée par aucune. » « Malinowski, op. cit., 3^e partie : « Psychanalyse et anthropologie », 2)

18/ « Dans son livre *Totem et tabou*, Freud montre que le complexe d'Œdipe fournit à la fois une explication du totémisme et de l'interdiction qui frappe les rapports avec la belle-mère, du culte des ancêtres et de la prohibition de l'inceste, de l'identification de l'homme avec son animal totémique et de l'idée de Dieu le père. En fait, les psychanalystes, nous le savons déjà, voient dans le complexe d'Œdipe la source de toute culture, un fait antérieur à toute culture, et dans le livre dont nous nous occupons, Freud s'attache précisément à formuler une hypothèse relative à la naissance de ce complexe. (...)

À l'inverse, nous pouvons résumer nos objections en disant qu'il est impossible de concevoir les origines de la culture comme l'effet d'un acte créateur. La civilisation n'est pas sortie, toute armée, de terre, à la faveur d'un crime, d'un cataclysme ou d'une rébellion. » (Malinowski, op. cit., 5 : « l'analyse du parricide originel »)

19/ « ...nous rappellerons que c'est dans nos société patriarcales modernes qu'a été constatée l'existence du complexe d'Œdipe, et qu'il ne se passe pas de jour sans qu'elle soit constatée à nouveau au cours des innombrables psychanalyses qui se pratiquent dans notre monde patriarcal. Un psychanalyste devrait être le dernier à contester ces faits. Il ne semble pas que le complexe d'Œdipe soit si effacé que cela. En admettant même que les trouvailles des psychanalystes contiennent pas mal d'exagérations, l'observation sociologique n'en est pas moins là pour confirmer les assertions de la psychanalyse sur ce point. Le psychanalyste ne peut cependant pas, tout en traitant la plupart des maladies de l'esprit individuel et de la société par la méthode qui consiste à faire remonter à la conscience des inadaptations familiales dont les causes étaient refoulées dans le subconscient, soutenir comme si de rien n'était, que « la suprématie du père est pleinement reconnue dans notre société » et « même acceptée avec affection ». En fait, ce sont les institutions patriarcales les plus prononcées, celles dans lesquelles la *patria potestas* est poussée à son extrême limite, qui offrent les conditions les plus favorables à la formation d'inadaptations familiales. Les psychanalystes ne se lassent pas de nous le montrer, en invoquant Shakespeare et la Bible, l'histoire romaine et la mythologie grecque. Est-ce que le héros éponyme lui-même du complexe (si une pareille extension du terme est permise) n'a pas vécu dans une société éminemment patriarcale ? Et sa tragédie ne repose-t-elle pas sur la jalousie à l'égard du père, et sur la crainte superstitieuse que celui-ci inspirait, mobiles qui, soit dit en passant, sont d'ordre essentiellement sociologique ? Le mythe ou la tragédie en question auraient-ils déroulé devant nous les mêmes conséquences violentes et fatales, si le héros n'avait pas été une sorte de marionnette mue par les ressorts de la destinée patriarcale ? » (Malinowski, *op. cit.*, 5).

20/ « Nous savons qu'il y a, en matière de recherche ethnologique, deux grandes conceptions dont les thèses s'opposent. La première voit dans l'organisation matriarcale la forme originaire de la société humaine en général qui a donné naissance, dans le cours de l'évolution économique, à l'organisation du patriarcat et à la polygamie. Les principaux défenseurs de cette théorie sont Morgan et Engels. L'autre conception avance que l'organisation familiale telle que nous la voyons aujourd'hui, à savoir l'organisation patriarcale, a existé depuis l'époque primitive ; elle aurait été l'organisation originaire de la horde primitive polygame sous la conduite d'un mâle particulièrement fort. C'est cette dernière théorie qui a été adoptée aussi par Freud. Nous ne discuterons pas ici les arguments pour et contre l'une et l'autre théorie, nous les mentionnons simplement en passant parce que nous trouvons chez les Trobriandais les deux formes d'organisation imbriquées l'une dans l'autre. Signalons encore que les

défenseurs du matriarcat comme forme originelle d'organisation mettent en avant l'élément sociologique et économique, tandis que les tenants de la théorie du patriarcat considèrent en premier lieu le processus biologique et psychologique de l'évolution de la société et de la famille humaine.

Or, les recherches de Malinowski sur les Trobriandais prouvent d'une manière irréfutable que chez cette peuplade, le processus de *transformation* des conditions sociales, économiques et idéologiques s'est opéré à *partir du matriarcat en direction du patriarcat*. Nous avons la possibilité d'observer directement un processus que l'on tente de dériver ordinairement, par un raisonnement logique, de la comparaison d'organisations purement matriarcales et purement patriarcales. » (W. Reich, *L'irruption de la morale sexuelle*, 1932, ch. 2)

21/ « Les conceptions patriarcales de l'histoire primitive ont logiquement conduit à admettre que la monogamie imposée aux femmes, contre le privilège des hommes de nos jours à disposer de plusieurs femmes, la jalousie des hommes et l'oppression des femmes, etc., étaient biologiquement justifiées. Si l'on ajoute que cette conception est destinée à justifier notre organisation patriarcale, qu'elle constitue une pierre d'angle de l'idéologie sexuelle fasciste, tandis que l'organisation matriarcale montre que tout change et que tout peut se faire différemment, alors nous ne devons plus hésiter à prendre notre parti. » (W. Reich, op. cit., ch. 4).

22/ « Résumons la situation :

1/ soient deux hordes primitives vivant en paix à quelque distance l'une de l'autre sous le régime du droit naturel, du communisme primitif et de l'inceste.

2/ Des motifs économiques ou naturels (changement du domaine de chasse) les font entrer en conflit l'une avec l'autre.

3/ Les hommes d'une des hordes qui, pendant leur pérégrinations, vivent obligatoirement dans l'abstinence, attaquent l'autre horde : interdiction de l'étreinte génitale dans le clan attaqué (*origine extérieure, en dernière instance économique de l'interdiction de l'inceste*) ; imposition d'un tribut aux anciens frères-époux.

4/ Revanche des frères, extermination réciproque, *catastrophe originelle* : irruption de la violence dans la société primitive jusque-là pacifique, peur réciproque des hommes de hordes ennemies.

5/ Rétablissement de la paix par la réunion et la réglementation « contractuelle » de la situation telle qu'elle se présente : *établissement du mariage exogame (Exogamie)* avec maintien des avantages économiques que comporte le lien sexuel permanent (plus tard : institution du mariage).

6/ Maintien du signe de la victoire d'un clan sur l'autre par l'établissement d'une *hiérarchie des clans* et la création d'un *chef commun* aux deux clans. C'est le coup d'envoi d'une évolution du droit naturel, du matriarcat vers le patriarcat.

Aussi voyons-nous dans les Trobriandais des hordes primitives paisiblement réunies en tribus, mais divisées en clans exogames, les frères étant obligés de verser des contributions aux époux de leurs sœurs, les chefs ayant le privilège de la polygamie, conséquence tardive d'un déséquilibre de puissance en leur faveur : on distingue déjà les premiers éléments du patriarcat à côté de la succession matrilineaire originelle. Nous avons vu comment tout cela donne naissance à la division de la société en classes et à la morale sexuelle négative. » (Reich, ch. 6)

23. « Nous comprenons dès lors qu'Engels était sur la bonne voie quand il attribuait *l'origine de la formation des classes à l'opposition entre l'homme et la femme*. De fait, la femme fait partie du clan opprimé, l'homme du clan oppresseur ; c'est la dot mariale qui déclenche tous les processus aboutissant à l'asservissement de la femme et à l'assujettissement de sa famille, la *gens* maternelle, à la puissance du chef de clan. *Les premières classes sont donc – en tant que groupes – le clan maternel et le clan paternel, ou au plan vertical, la totalité des clans maternels d'un côté, la famille du chef de clan de l'autre.* » (Reich, ch. 6).

2.3. La famille, agence psychologique de la société

24. « La foi chrétienne primitive en l'homme martyr devenu Dieu comportait, comme signification centrale, le vœu implicite de renverser le père-dieu ou ses représentants terrestres. Le personnage de Jésus martyr avait comme origine première le besoin d'identification de la part des masses souffrantes ; en second lieu, seulement, il était déterminé par le besoin d'expier le crime d'agression contre le père. Les adeptes de cette foi étaient des hommes qui, en raison de leur situation existentielle, étaient emplis de haine pour leurs dirigeants et d'espérance quant à leur propre bonheur futur. Le changement survenu dans la situation économique et la composition sociale de la communauté chrétienne modifia l'attitude psychique des fidèles. Le dogme se transforma ; l'idée d'un homme devenu dieu devint celle d'un dieu devenu homme. Le père ne devait plus être renversé ; ce n'étaient pas les dirigeants qui étaient coupables mais les masses souffrantes elles-mêmes. L'agression n'était plus dirigée contre les autorités mais retournée contre les victimes elles-mêmes. La satisfaction résidait désormais dans le pardon et l'amour que le père offrait à ses fils soumis, et, simultanément, dans la position royale et paternelle qu'assumait Jésus martyr tout en demeurant le représentant des masses souffrantes. Par la suite, Jésus devint Dieu sans avoir eu à renverser Dieu, car il avait toujours été Dieu lui-même.

Derrière cette doctrine se manifeste une régression de plus en plus profonde, qui trouve son expression dans le dogme de l'homœousie {unité de substance de Dieu le père et du fils, Jésus}: le Dieu paternel, dont on ne peut obtenir le pardon que par sa propre souffrance, se transforme en une mère pleine de grâce qui nourrit l'enfant {culte marial}, l'abrite dans sa matrice et lui octroie le pardon. Décrit en termes psychologiques, le changement qui a eu lieu à ce moment-là est le passage d'une attitude hostile au père à une attitude passivement et masochistement docile, et, finalement, à celle d'un nourrisson aimé par sa mère. Si une telle évolution se produisait chez un individu, elle serait l'indice d'une maladie psychique. Mais elle a eu lieu sur une période de plusieurs siècles et n'a pas affecté la structure psychique tout entière des individus mais seulement une partie de cette structure commune à tous ; ce n'est donc pas l'expression d'un trouble pathologique mais, plutôt, celle d'une adaptation à une situation sociale donnée. Pour les masses qui conservaient encore le vestige d'un espoir de renverser leurs dirigeants, le fantasme du Christianisme primitif convenait bien et était satisfaisant ; de même, le dogme catholique était bien adapté aux masses médiévales. » (Erich Fromm, *L'évolution du dogme du Christ, Imago*, 1930)

25. La famille est le moyen par lequel la société ou la classe sociale imprime à l'enfant, et par là-même à l'adulte, la structure spécifique qui lui correspond : *la*

famille est l'agence psychologique de la société (Erich Fromm, « Sur la méthode et la tâche d'une psychologie sociale analytique : remarques sur la psychanalyse et le matérialisme historique », *Zeitschrift für Sozialforschung* (ed. Horkheimer), 1932)

26. « Influencé par les faits d'incorporation de la libido aux pulsions d'autoconservations d'une part, et par la signification particulière des tendances destructives d'autre part, Freud a modifié son hypothèse originaire en opposant désormais les pulsions conservatives de l'existence (pulsions érotiques) aux pulsions de destruction (pulsion de mort). Quelque significative que soit l'argumentation de Freud en faveur de cette modification de son point de vue originaire, elle a des caractéristiques bien plus spéculatives et bien moins empiriques que sa position initiale. Elle nous semble reposer sur un mélange, jusqu'ici évité par Freud, de faits biologiques et de tendances psychologiques. Elle entre en contradiction par ailleurs avec une position originaire de Freud, qui consistait à concevoir les pulsions comme relevant de souhaits, de désirs, servant les tendances vitales et s'y ajustant. Une conséquence de cette conception générale nous semble être que l'activité animique de l'homme se développe par adaptation aux processus vitaux et aux nécessités vitales, et que les pulsions comme telles s'opposent directement au principe biologique de la mort. » (Ibid.)

27. « Le fait de la plus grande malléabilité et mobilité des pulsions sexuelles ne signifie pas qu'elles puissent rester longtemps insatisfaites. Il n'y a pas seulement un minimum vital d'ordre physique, mais il y en a aussi un d'ordre *psychique*, autrement dit, il y a une mesure minimale nécessaire de satisfaction des pulsions sexuelles. Les différences qu'on a dégagées ici entre pulsions d'autoconservation et pulsions sexuelles signifient seulement que les pulsions sexuelles peuvent s'adapter dans une large mesure aux possibilités de satisfaction, c'est-à-dire aux conditions réelles d'existence. Elles se développent dans le sens de cette adaptation et ce n'est que chez les individus névrosés qu'on rencontre des troubles dans la capacité d'adaptation. » (Ibid.).

28. « Les phénomènes psycho-sociologiques doivent être compris comme des processus d'adaptation active et passive de l'appareil pulsionnel à la situation socio-économique. L'appareil pulsionnel lui-même est, pour certaines de ses bases, donné biologiquement, mais il est largement modifiable ; les conditions économiques jouent le rôle de facteur formateur primaire. La famille, elle, est le milieu essentiel par lequel la situation économique exerce son influence formatrice sur la psyché des individus. La psychologie sociale a donc à charge

d'expliquer les attitudes animiques communes socialement significatives et les idéologies, tout particulièrement leurs racines inconscientes, à partir de l'influence des conditions économiques sur les orientations libidinales (Ibid.)

29. « Certes, on vit bien que l'individu ne pouvait être compris que comme un être socialisé, on découvrit que c'était les relations de l'enfant aux différents membres de sa famille qui déterminaient de façon décisive le développement des pulsions, mais on négligea complètement le fait que la famille de son côté, dans l'ensemble de sa structure psychologique et sociale, avec ses objectifs pédagogiques spécifiques et ses attitudes affectives, *était le produit d'une structure sociale déterminée* et, en un sens étroit, d'une structure de classe déterminée, qu'elle n'était en fait que *l'agence psychologique de la société et de la classe dont elle était issue*. » (Ibid.)

30. « La famille patriarcale est l'un des lieux de production les plus importants des attitudes animiques les plus favorables à la stabilité de la société de classe. Il s'agit ici, pour s'en tenir à l'essentiel, d'un complexe émotionnel qu'on peut appeler « patricentrique » et dont les caractéristiques sont les suivantes : dépendance affective à l'égard de l'autorité paternelle, au sens d'un mélange de peur, d'amour et de haine ; identification avec l'autorité paternelle vis à vis des plus faibles ; surmoi puissant qui fait prévaloir le devoir sur le bonheur ; sentiment de culpabilité sans cesse reproduit par la discordance entre les demandes du surmoi et la réalité, qui a pour résultat de maintenir la docilité envers l'autorité. C'est précisément dans ce phénomène socio-psychologique que réside la raison pour laquelle la famille est considérée presque universellement comme le fondement ou tout au moins l'un des soutiens les plus puissants de la société ; c'est ce qui explique aussi par ailleurs que l'assaut théorique contre la famille, que représente la théorie du matriarcat, ait dû nécessairement s'attirer la sympathie des auteurs socialistes. » (Erich Fromm, « La signification socio-psychologique de la théorie du droit maternel », *Zeitschrift für Sozialforschung* (ed. Horkheimer), 1934)

31. « Le protestantisme a éliminé radicalement les traits matricentriques du christianisme initial. Les équivalents maternels comme l'image de la Sainte Vierge ou l'Eglise, ou tous les traits maternels de Dieu lui-même ont disparu. Au centre de la théologie de Luther, on trouve le doute et même le désespoir que le pécheur puisse avoir quelque certitude d'être aimé, et à ce doute il n'y a qu'un remède, la foi. Ce remède s'avère insuffisant pour le calvinisme et de nombreuses autres sectes protestantes, et il est complété de façon déterminante par le rôle que

joue l'accomplissement du devoir, l' « ascèse intramondaine », et par la nécessité du succès dans la vie séculière, présenté comme l'unique démonstration de l'amour et de la grâce divine.

Le protestantisme est lui-même déterminé dans sa genèse par les mêmes facteurs économiques et sociaux que ceux qui ont rendu possible la naissance de « l'esprit » du capitalisme. Il a en même temps, comme toute religion, la fonction de reproduire et de renforcer sans cesse la structure pulsionnelle nécessaire à une société déterminée. Le complexe patricentrique, cette attitude selon laquelle l'accomplissement du devoir et le succès appartiennent aux forces motrices centrales de la vie, tandis que le bonheur et le plaisir jouent un rôle secondaire, représente l'une des forces productives les plus puissantes qui ait été placées au service des immenses réalisations économiques et culturelle du capitalisme. Ce complexe a rendu possible que le sacrifice exclusif de toute son énergie pour la réalisation d'un travail économiquement utile, sacrifice qui jusqu'à présent, dans le cas des esclaves par exemple, ne pouvait être obtenu qu'au moyen de la contrainte physique, ait pu être réalisé cette fois « librement », dans la mesure où la contrainte externe était désormais intériorisée. L'intériorisation de la contrainte s'avéra la plus forte dans la couche dominante de la société bourgeoise, qui était la représentante authentique de l'éthos spécifiquement bourgeois du travail comme vocation. A la différence de la contrainte extérieure, elle avait en revanche la conséquence suivante : l'accomplissement des prescriptions de la conscience engendrait une satisfaction, qui contribua essentiellement à renforcer la structure patricentrique. » (Ibid.).

32. « Le rapport surmoi-autorité est dialectique. Le surmoi est une intériorisation de l'autorité, l'autorité est transfigurée par la projection sur elles des propriétés du surmoi, et à nouveau intériorisée. Autorité et surmoi ne peuvent absolument être séparées l'un de l'autre. Le surmoi est la force extérieure intériorisée, la force extérieure de son côté est efficace parce qu'elle contient des qualités du surmoi. Le surmoi n'est en aucun cas une instance qui aurait été formée dans l'enfance et serait agissante en l'homme à partir de cette date, quelle que soit l'état apparent de la société dans lequel il vivrait ; le surmoi devrait même plus ou moins disparaître ou son caractère et son contenu devraient changer du tout au tout, si les autorités compétentes d'une société données *ne relançaient constamment* le processus de constitution du surmoi entamé dans l'enfance ou, pour être plus exact, ne le renouvelaient. » (E. Fromm, *Etudes sur l'autorité et la famille*, partie socio-psychologique).

33. « Selon Freud, le surmoi est un « héritage du complexe d'Œdipe ». Cette conception est problématique car elle résulte d'une estimation insuffisante

du rapport de la structure familiale à la structure sociale dans son ensemble. Quand Freud dit que les représentants de la société se rattachent à la figure du père, c'est vrai en un sens externe et temporel, mais cette thèse doit être complétée par la thèse inverse : *le père se rattache lui-même à l'autorité dominante de la société*. L'autorité que le père a dans la famille n'est pas purement fortuite et appelée à être augmentée ensuite par les autorités sociales – en réalité, l'autorité du père de famille se fonde elle-même en dernière instance dans la structure d'autorité de l'ensemble de la société. Le père de famille est au regard du fils, et dans l'ordre temporel, le premier représentant de l'autorité sociale ; toutefois, dans son contenu, *il n'est pas le modèle de cette autorité, mais son décalque*. » (Ibid.)

34. *Père paysan* : « Pour le paysan, du fait de sa situation économique et sociale, tout membre de la famille est avant toute chose une force de travail, qu'il exploitera le maximum possible. Tout nouveau-né est ainsi une force de travail en puissance, dont l'utilité n'apparaît qu'à partir du moment où l'enfant est suffisamment grand pour participer aux travaux des champs. D'ici là il n'est qu'un consommateur, un mangeur dont il faut bien se contenter dans l'attente de son exploitation ultérieure. (...) le père se trouve vis à vis du fils dans une relation caractérisée à peine par l'amour est essentiellement par de l'hostilité et une tendance à l'exploitation. Mais cette hostilité se développe aussi chez l'enfant à mesure qu'il grandit... »

35. *Père médecin* : « ses enfants, peu nombreux, n'ont pas pour fonction d'accroître le revenu du père, ils ne sont pas perçus comme des travailleurs potentiels et nourris comme des mangeurs inutiles tant qu'ils ne participent pas aux charges du foyer. Ils sont mis au monde tout simplement parce que les parents se réjouissent d'avoir des enfants. La plupart des vœux et des idéaux non réalisés des parents sont transférés aux enfants et leur réalisation par les enfants eux-mêmes est vécue comme une satisfaction personnelle, que ce soit par la voie de l'identification ou celle de l'amour d'objet. L'atmosphère dans laquelle cet enfant se développe dans sa famille n'est pas faite d'attente hostile et impatiente de son utilité future, mais d'encouragements enamorés et de gentillesse. Cet air très différent forge un autre caractère et une autre relation au père dès le tout premier jour. Ce qui pouvait être de la rivalité prend une toute autre coloration et perspective. »

36. *Père postier* : « Ses revenus sont suffisants pour les besoins qui sont ceux de sa situation sociale. La famille n'est pas une unité de production, et les

enfants n'ont pas à charge de reverser le plus rapidement possible leur force de travail ou l'argent qu'ils auraient gagné à la cellule familiale. Disparaît donc une partie des oppositions d'intérêts et de l'inimitié engendrée ailleurs par les tendances du père à l'exploitation. D'un autre côté, la vie du père est si pauvre en satisfaction et sa situation professionnelle et sociale l'éloigne tellement de la possibilité de se gouverner soi-même et de n'avoir de compte à rendre qu'à soi-même, que l'enfant comme la femme se voient confier la fonction de remplacer pour le père ce que la vie lui a refusé. L'enfant doit donc lui permettre d'atteindre par des voies détournées les buts que la vie lui avait rendu inaccessibles par des moyens directs ; il doit lui apporter le prestige qui lui manque au regard des autres membres de son groupe social, il doit lui apporter une possibilité de satisfaction de ses désirs de se gouverner soi-même et d'être son propre maître, une compensation donc de son manque de pouvoir dans la société » (Ibid.)

35. « Les tendances masochistes visent, par le sacrifice de sa propre personnalité et le renoncement à son propre plaisir, à soumettre l'individu à un pouvoir jusqu'à le dissoudre, et dans ce don de soi, qui dans les cas pathologiques conduit jusqu'à la souffrance physique, à trouver plaisir et satisfaction. Les tendances sadiques ont le but inverse : elles visent à faire d'autrui l'instrument impuissant et docile de sa propre volonté, à le dominer absolument et sans réserve et dans les cas extrêmes à le soumettre à la blessure physique et aux manifestations de souffrance qui lui sont associées. C'est sur cette base pulsionnelle que se développe le rapport à autrui typique du caractère sado-masochiste, dont on voit bien qu'il constitue en même temps la relation propre au caractère autoritaire dont nous avons parlé ici. » (Ibid.)

36. « Dans les formes sociales autoritaires, les tendances masochistes comme les tendances sadiques trouvent satisfaction. Chacun est inscrit dans un système de dépendance verticale, par le haut, ou par le bas. Plus l'individu se trouve placé bas dans la hiérarchie, plus est grande la quantité et la qualité de ses dépendances à l'égard des instances supérieures. Il doit se soumettre aux ordres de ses supérieurs directs, mais leurs propres directives leurs viennent du sommet de la pyramide, du monarque, du chef ou encore de Dieu. Par là, le supérieur direct, qui peut bien n'avoir qu'une fonction tout à fait subalterne dans cette hiérarchie, conserve un petit éclat de cette grandeur et de cette puissance. C'est ainsi que le plaisir pris à la sujétion et à l'obéissance, typiques du caractère masochiste, trouvent satisfaction, bien que dans des mesures différentes, selon la position sociale. Théoriquement, celui qui se trouve au sommet de la société devrait être le seul à ne pas recevoir d'ordre. Mais dans le sentiment d'être lui-même guidé par l'ordre divin ou par le destin, ce dernier rencontre également une satisfaction à ses tendances masochistes. Dans les sociétés autoritaires, on

rencontre également la possibilité de donner libre cours à ses impulsions sadiques, de dominer les plus faibles et les subalternes. Pour ceux qui appartiennent aux couches supérieures de la société, la chose se comprend d'elle-même, mais même l'homme le plus humble a encore à disposition des individus qui sont plus faibles que lui et qui peuvent devenir objets de son sadisme. Les femmes, les enfants et les animaux jouent dans ce cas un rôle socio-psychologique de la plus grande importance. » (Ibid.)